

# Les frissons

À Albert Wolff.

De la tourterelle au crapaud,  
De la chevelure au drapeau,  
À fleur d'eau comme à fleur de peau  
Les uns furtifs et passagers,  
Imperceptibles ou légers,  
Et d'autres lourds et prolongés  
Qui vous labourent.

Le vent par les temps bruns ou clairs  
Engendre des frissons amers  
Qu'il fait passer du fond des mers  
Au bout des voiles ;  
Et tout frissonne, terre et cieux,  
L'homme triste et l'enfant joyeux,  
Et les pucelles dont les yeux  
Sont des étoiles !

Ils rendent plus doux, plus tremblés  
Les aveux des amants troublés ;  
Ils s'éparpillent dans les blés  
Et les ramures ;  
Ils vont orageux ou follets  
De la montagne aux ruisselets,  
Et sont les frères des reflets

Et des murmures.

Dans la femme où nous entassons  
Tant d'amour et tant de soupçons,  
Dans la femme tout est frissons :  
L'âme et la robe !  
Oh ! celui qu'on voudrait saisir !  
Mais à peine au gré du désir  
A-t-il évoqué le plaisir,  
Qu'il se dérobe !

Il en est un pur et calmant,  
C'est le frisson du dévouement  
Par qui l'âme est secrètement  
Récompensée ;  
Un frisson gai naît de l'espoir,  
Un frisson grave du devoir ;  
Mais la Peur est le frisson noir  
De la pensée.

La Peur qui met dans les chemins  
Des personnages surhumains,  
La Peur aux invisibles mains  
Qui revêt l'arbre  
D'une caresse ou d'un linceul ;  
Qui fait trembler comme un aïeul  
Et qui vous rend, quand on est seul,  
Blanc comme un marbre.

D'où vient que parfois, tout à coup,

L'angoisse te serre le cou ?  
Quel problème insoluble et fou  
Te bouleverse,  
Toi que la science a jauni,  
Vieil athée âpre et racorni ?  
– « C'est le frisson de l'Infini  
Qui me traverse ! »

Le strident quintessencié,  
Edgar Poe, net comme l'acier,  
Dégage un frisson de sorcier  
Qui vous envoûte !  
Delacroix donne à ce qu'il peint  
Un frisson d'if et de sapin,  
Et la musique de Chopin  
Frissonne toute.

Les anémiques, les fiévreux,  
Et les poitrinaires cireux,  
Automates cadavéreux  
À la voix trouble,  
Tous attendent avec effroi  
Le retour de ce frisson froid  
Et monotone qui décroît  
Et qui redouble.

Ils font grelotter sans répit  
La Misère au front décrépit,  
Celle qui rôde et se tapit  
Blafarde et maigre,

Sans gîte et n'ayant pour l'hiver  
Qu'un pauvre petit châte vert  
Qui se tortille comme un ver  
Sous la bise aigre.

Frisson de vie et de santé,  
De jeunesse et de liberté ;  
Frisson d'aurore et de beauté  
Sans amertume ;  
Et puis, frisson du mal qui mord,  
Frisson du doute et du remord,  
Et frisson final de la mort  
Qui nous consume !

Maurice Rollinat (1846–1903)